

## Écriture et culture chez Marguerite de Valois

(paru dans *Femmes savantes, savoir des femmes, du crépuscule de la Renaissance à l'aube des Lumières*, sous la dir. de Colette Nativel, Genève, Droz, 1999)

La tradition fait de Marguerite de Valois, *alias* la reine Margot, la « femme la plus lettrée de son temps<sup>1</sup> », pour reprendre une expression d'Alexandre Dumas, qui a bien travaillé à l'ancrage de cette réputation dans l'imaginaire collectif. Les représentations popularisées par le romancier – celle d'une femme adepte d'une philosophie de l'amour un peu courte, résumée par la formule *Eros-Cupido-Amor*, mais aussi celle d'une femme savante discourant en latin devant les ambassadeurs polonais et donnant à La Mole de troublantes leçons particulières de grec – ont en effet été reprises sans grand recul par la plupart des commentateurs jusqu'à nos jours, qu'ils soient des universitaires patentés, des vulgarisateurs sans prétention, des romanciers, ou même des cinéastes.

Ces images sont pourtant assez peu authentiques et il serait temps de s'en débarrasser – comme du sobriquet de « reine Margot », qui lui aussi est une invention de Dumas. Elles suggèrent en effet une jeune femme de vingt ans à la culture impressionnante, une sorte de prodige, ce qui n'est guère crédible si l'on se souvient que Marguerite de Valois eut une enfance et une adolescence constamment bousculées par les troubles civils, et ce qui rend mal compte du phénomène de l'érudition – surtout celle des femmes. En réalité, comme bien de ses semblables, la reine acquit son immense culture grâce à un isolement forcé : en ce qui la concerne, vingt ans d'exil en Auvergne. Ce n'est qu'à la fin de sa vie, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, qu'elle éblouit tout ce que la capitale comptait d'érudits, et par ses connaissances dans les domaines les plus variés, et par les musiques dont elle agrémentait ses repas<sup>2</sup> ; en revanche, les contemporains qui assistèrent à l'ambassade polonaise, en 1573, ne disent pas qu'elle prononça son discours en latin, mais simplement qu'elle fut la seule de la famille à n'avoir pas besoin de traduction pour répondre à celui qui lui avait été adressé<sup>3</sup>.

Images fausses, d'autre part, parce qu'elles évoquent une princesse dont la science ne semble guère s'être investie que dans le domaine érotique, alors que c'est avant tout en terme de production littéraire, comme on va le voir, et de promotion des créateurs, que la culture de Marguerite se traduit ; aucune étude, pourtant, jusqu'en 1991, portant sur son œuvre, ou sur l'une de ses œuvres, ou sur son mécénat<sup>4</sup>, alors que des milliers de petites phrases, des centaines de chapitres,

---

<sup>1</sup>. Alexandre Dumas, *La Reine Margot*, notes et postface d'E. Viennot, Paris, Livre de Poche Classique, 1994, p. 19.

<sup>2</sup>. Voir E. Viennot, *Marguerite de Valois, histoire d'une femme, histoire d'un mythe*, Paris, Payot, 1993, pp. 198 et suiv., 220 et suiv., 251 et suiv.

<sup>3</sup>. Cf. Brantôme, « Discours sur la reine de France et de Navarre, Marguerite », in *Recueil des Dames, poésies et tombeaux*, ed. Etienne Vaucheret, Paris, La Pléiade, 1991, p. 131.

<sup>4</sup>. Citons les deux études qui s'approchent de ce dernier sujet : celle d'Eugénie Droz sur sa cours de Nérac (« La reine Marguerite de Navarre et la vie littéraire à la cour de Nérac, 1579-1582 », *Bulletin de la société des bibliophiles de Guyenne* 80 [juillet-déc. 1964], pp. 77-120) et celle de Simone Ratel sur sa dernière cour parisienne (« La Cour de la reine Marguerite », *Revue du Seizième Siècle* 11 [1924], pp. 1-29, 193-207 ; 12 [1925], pp. 1-43.).

des dizaines de livres depuis cent cinquante ans ont tenté de faire rêver sur les ressources savantes de sa libido.

Images fausses, enfin, parce qu'elles suggèrent une femme avide de faire étalage de ses connaissances, alors que la culture était pour Marguerite une nourriture vitale, dont elle se plut, certes, à faire bénéficier ses hôtes à la fin de sa vie, mais dont à quelques rares exceptions près elle ne fait pas usage en écrivant (ou du moins pas un usage visible, ostentatoire), de même qu'elle ne fait nulle part mention de son mécénat. Au point que nous serions incapables de soupçonner l'ampleur de l'une ou de l'autre à partir de son œuvre seule, si nous n'avions pas les sources extérieures – les témoignages de ses contemporains, ses comptes, les livres qui lui ont été dédiés, la liste de ceux qui composaient sa bibliothèque, etc.

Tous ces domaines seraient à explorer, pour la plus grande utilité de l'histoire littéraire en général, et de Marguerite en particulier. Dans cette communication toutefois, c'est à cette relation complexe entre écriture et culture que je voudrais m'intéresser, en m'appuyant non seulement sur ses *Mémoires*, bien connus, mais sur l'ensemble de ses écrits. Sans tenir lieu d'une analyse qui reste à faire, et qui chercherait dans les textes les traces de ses lectures ou, plus largement, de sa culture, cette étude permettra, je l'espère du moins, de se faire une idée moins simpliste de la dernière des « trois Marguerites » dont s'enorgueillit à juste titre la Renaissance française.

## Existence et variété de l'œuvre

Nous pourrions partir de là : de l'existence de ses écrits, de leur variété, et de ce dont cette existence et cette variété témoignent en termes de culture. On sait que les princesses de la Renaissance, en Angleterre, en France, en Espagne, en Italie, eurent parfois une excellente formation. On sait que certaines s'adonnaient à la poésie et à la musique, activités admises dans l'aristocratie princière, et que la plupart eurent une production épistolaire non négligeable – même si nos connaissances ne vont guère, en ce domaine, au-delà de quelques noms. On sait que quelques femmes en France dépassèrent ces limites : Anne de France avec son testament politique<sup>5</sup>, Louise de Savoie avec son bref *Journal*<sup>6</sup>, Jeanne d'Albret avec le manifeste du parti huguenot<sup>7</sup>, la duchesse de Rohan avec ses satires<sup>8</sup>. Une seule toutefois saurait être comparée à Marguerite de Valois pour ce qui est de l'ampleur et de la diversité de ses écrits : sa grand-tante Marguerite de Navarre, qui elle aussi passe pour l'une des femmes les plus instruites de son temps – avec des inspirations et des choix différents mais une assurance dans le geste et une maîtrise stylistique qui sont comparables.

Considérons tout d'abord les *Mémoires*, écrits en exil à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, son texte le plus connu, l'un des grands succès de librairie du XVII<sup>e</sup> siècle et qui connut de constantes rééditions depuis. Elle est la première femme, on le souligne

---

<sup>5</sup> *Les Enseignements d'Anne de France à sa fille Suzanne de Bourbon*, Moulins, 1878 [1504]

<sup>6</sup> Louise de Savoie, *Journal* [1522], Paris, Guyot frères, 1836, I-5

<sup>7</sup> Voir Nancy Roelker, *Queen of Navarre, Jeanne d'Albret, 1528-1572*, Cambridge (Massachusetts), Belknap Press of Harvard University Press, 1968, pp. 301-11, qui se demande si elle l'a écrit elle-même ; le manifeste a été édité par de Rubble, avec des poésies, sous le titre de *Mémoires* de Jeanne d'Albret.

<sup>8</sup> Catherine de Parthenay, notamment l'*Apologie pour le Roy Henri IV...*, in *Recueil de diverses pièces pour servir à l'histoire de Henri III*, Cologne: Pierre du Marteau, 1666.

généralement, à s'être lancée dans l'aventure autobiographique, mais elle est en fait à l'origine des grands Mémoires aristocratiques du XVII<sup>e</sup> siècle, ceux des femmes comme ceux des hommes. Je ne reviendrai pas ici sur ce qui, dans l'histoire personnelle de la reine, peut expliquer cette position singulière<sup>9</sup>. Je rappellerai simplement qu'elle innove véritablement en ce domaine (par l'emploi de la première personne, par exemple, devant lequel les mémorialistes reculeront souvent jusqu'à la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle ; par le point de vue adopté, qui renonce à la vision globalisante pour se concentrer sur les épisodes vécus...) Et j'ajouterai que, si elle crée, c'est en connaissance de cause, en sachant parfaitement où elle se situe dans l'évolution de ce genre naissant qui commence seulement à se différencier de l'Histoire. Dessinant une sorte de frontière entre les deux, elle souligne leur distinction non seulement de contenu mais de style : « Je traceray mes Memoires, écrit-elle, à qui je ne donneray plus glorieux nom, bien qu'ils meritassent celuy d'histoire, pour la verité qui y est contenue nuement et sans ornement aucun<sup>10</sup>. »

Les *Mémoires* témoignent en outre, par la variété des styles qui s'y côtoient, de la diversité des lectures de Marguerite et, plus largement, de la richesse des productions culturelles auxquelles la reine eut accès. Contrairement à ce qu'elle annonce, en effet, son texte n'est pas exempt de travail littéraire, et sa « nudité » est plus à comprendre comme un choix esthétique (celui de la négligence apparente, de la simplicité) que comme un engagement au pied de la lettre. Aussi trouve-t-on sous sa plume non seulement des narrations mais des maximes, des discours (au style direct ou indirect), des mises en scène théâtrales, une sorte de journal de voyage avec des descriptions quasi ethnographiques et même l'ébauche d'une nouvelle romanesque « à la manière de Mme de Lafayette » comme dit Sainte-Beuve (et qui effectivement donnera naissance, quelques décennies plus tard, à un roman<sup>11</sup>). Cette diversité reproduit à l'évidence celle des sources, écrites ou représentées, même si elle n'explique en rien la familiarité de la reine avec ces différents types d'écriture – car c'est une chose que de lire ou de voir, et autre chose que d'écrire.

Quittons les *Mémoires* pour évoquer rapidement le court *Mémoire justificatif* écrit par Marguerite en quelques jours durant le complot de 1574 pour le compte de son mari le futur Henri IV, qui ne se sentait pas de l'écrire, mais qui savait sa femme capable de le faire en touchant juste. Il y aurait beaucoup à en dire, mais le sujet nous entraînerait trop loin : dans les méandres de la culture politique de Marguerite, cette culture acquise, semble-t-il, par « capillarité », depuis que, dès son plus jeune âge, elle fut, dans l'ombre de sa mère, initiée à la politique de l'époque : cette succession complexe de demi-paix et de fausses levées d'armes, ces démêlées ritualisées ou sauvages des princes du sang et de la Couronne, ces négociations en demi-teintes où l'on ne fait un pas en avant que lorsque l'autre a fait une ouverture, comme les *Mémoires*, là encore, en donnent un magnifique exemple à propos des pourparlers de la reine avec le comte et la comtesse de Lalaing. Il faudrait, ici, mettre en relation étroite les angles d'attaque de ce petit

---

<sup>9</sup>. Voir E. Viennot, « Les ambiguïtés identitaires du *Je* dans les *Mémoires* de Marguerite de Valois », in *Le Genre des Mémoires, essai de définition*, Paris, Klincksieck, 1995, pp. 69-79.

<sup>10</sup>. Marguerite de Valois, *Mémoires et lettres*, Ed. F. Guessard, Paris, Renouard et Cie, 1842, p. 3.

<sup>11</sup>. Il s'agit des amours malheureuses de l'une de ses suivantes, pendant le voyage en Flandres, dont un romancier anonyme s'inspirera : *Mademoiselle de Tournon*, Paris, Claude Barbin, 1678. Le jugement de Sainte-Beuve, par ailleurs bien étroit, est extrait du Lundi qu'il a consacré à la reine (voir plus bas).

texte avec ceux que Marguerite mit en avant dans les négociations diplomatiques qu'elle mena (pour son compte ou celui des autres) ; avec la manière dont elle se sortit avec brio de son exil auvergnat après douze ans d'âpres négociations<sup>12</sup>... L'analyse nous entraînerait d'autant plus loin que cette culture à forte composante diplomatique est vraisemblablement à appréhender comme un savoir spécifique des princesses, dont les intercessions sont rapportées par toutes les correspondances et la plupart des Mémoires de l'époque, mais qui constitue à ce jour un champ non défriché.

Plus facile – plus frayed – sera l'examen du *Discours docte et subtil*, ce petit manifeste féministe produit au crépuscule de sa vie pour répondre aux propos misogynes d'un jésuite, le père Loryot, dont la compagnie était largement subventionnée par la reine. Marguerite ne s'était apparemment jamais intéressée à la Querelle des femmes – ayant toujours eu le plus grand mal à s'identifier à son sexe<sup>13</sup>. Aussi n'innove-t-elle pas, ici, ne se situant nullement du côté de ceux et celles qui postulaient une égalité de nature entre les sexes et dénonçaient la composante culturelle de l'infériorité des femmes (Pisan, Montaigne, Gournay – qui pourtant travaillait chez elle). En revanche, c'est avec une parfaite connaissance des principaux *topoi* de la Querelle qu'elle se lance dans la polémique, maniant avec aisance les arguments bibliques et aristotéliens de rigueur, brochant sur les thématiques connues de l'infériorité et de la supériorité de l'un ou l'autre sexe, et retournant habilement les arguments des misogynes – toute cette rhétorique lui étant parfaitement connue.

Les rares poèmes de Marguerite qui ont été à ce jour retrouvés<sup>14</sup> ouvrent d'autres perspectives. Ils dénotent d'une part chez elle une grande maîtrise de l'écriture poétique dans des tons et des formes aussi variés que l'épigramme, le sonnet, l'épigramme, mais ils trahissent en outre l'influence de la musique chez cette joueuse de luth remarquée, et, là encore, sa capacité à innover. La plupart de ses poésies sont en effet caractérisées par des tournures ternaires et des vers hétérométriques, qui deviendront assez courants dans le premier tiers du XVII<sup>e</sup> siècle, mais qui étaient bien rares auparavant. Notons en outre qu'on la voit ici apostropher familièrement d'autres poètes ainsi qu'on le faisait si fréquemment dans les rangs de la Pléiade, comme dans l'épigramme adressée à Audiguier, et titrée « A mon valet, sur ses œuvres poétiques ». Il faut dire que Marguerite baignait dans cette atmosphère depuis son enfance – elle avait, à onze ans, joué un rôle dans une *Bergerie* de Ronsard – et qu'elle n'avait jamais cessé de faire travailler des poètes autour d'elle, voire de collaborer avec eux<sup>15</sup>.

Enfin, ses lettres, très nombreuses – trois cents publiées à ce jour, près de cent cinquante inédites – dont la plupart sont manuscrites, nous en disent long aussi sur sa culture. On y repère, par exemple, une orthographe plus sûre et moins erratique que celle de la plupart de ses secrétaires, une orthographe où quasiment pas un accord des participes passés (avec être ou avoir) n'est oublié, et qui va en

---

<sup>12</sup>. J'entends par là non seulement la négociation du « divorce » (1593-1599), mais également celle qui lui permit en 1605 de revenir à Paris et de récupérer les biens de sa mère (voir E. Viennot, « Marguerite de Valois et le comté d'Auvergne : stratégies pour la reconquête du pouvoir », in *Royaume de Femynie*, actes du colloque de Blois, 13-15 octobre 1995, à paraître).

<sup>13</sup>. Voir « Les ambiguïtés identitaires... », article cité.

<sup>14</sup>. Voir E. Viennot, « Les poésies de Marguerite de Valois », *XVII<sup>e</sup> siècle* 183, avril-juin 1994, p. 349-375.

<sup>15</sup>. *Ibid.*

se simplifiant avec l'âge. On observe aussi dans ses lettres – excepté lorsqu'elle est en position de demande, car alors son style se plombe –, une facilité et un bonheur d'expression qui rappellent par endroit les *Mémoires*, et qui ne sont pas, le plus souvent, le résultat d'un travail littéraire, puisqu'un brouillon d'une lettre à Henri IV, comparé à la lettre envoyée, montre qu'aucun mot n'a été modifié : la lettre a seulement été recopiée avec soin alors que le premier jet était écrit à la diable, et elle a été rallongée d'un paragraphe rédigé après coup, qui apparaissait griffonné en marge dans le brouillon<sup>16</sup>.

## **De l'usage exceptionnel de la culture, ou la pose embarrassée**

Tous ces exemples donnent un aperçu de la culture acquise par Marguerite, de cet espèce de soubassement invisible mais d'une très grande richesse et solidité qui lui permit non seulement d'apprécier mais de produire, de créer, d'innover même, en plusieurs domaines. Je voudrais maintenant m'intéresser à quelques cas très particuliers de visibilité de son érudition, à l'usage exceptionnel qu'elle en fait à l'intérieur de certains de ses textes. Quelques postures en effet sont repérables, dans lesquelles la reine fait le choix d'exhiber ses connaissances : lorsque la situation est solennelle, ou embarrassante, ou simplement inédite. Marguerite, alors, pose, tente d'impressionner son interlocuteur, et peut-être de se rassurer elle-même.

L'ouverture des *Mémoires* – moment toujours délicat comme l'a souligné Philippe Lejeune<sup>17</sup> – est à cet égard exemplaire. A peine deux lignes sont-elles écrites que surgit le seul mot pédant de tous ses écrits : *philastie*, philautie, amour de soi, qu'elle emprunte aux néoplatoniciens. A la ligne suivante, c'est une citation de Thémistocle ; vingt lignes plus loin, c'est Du Bellay, puis une allusion à « la destruction de Troie » et à « la grandeur d'Athènes ». Thémistocle revient deux pages plus loin, en compagnie d'Alexandre cette fois – et puis c'en est fini pour presque tout le texte, à l'exception d'une citation de la Bible et d'une autre, extraite de Tacite, qui n'ont pas le même statut. La mise en avant des références culturelles apparaît bien ici comme une stratégie – consciente ou non – de légitimation, à la fois destinée à en imposer au lecteur et à se rassurer, au seuil d'une entreprise qui comprend toujours beaucoup de risques.

Mais c'est dans ses lettres à Jacques de Harlay, seigneur de Champvallon, dont elle tomba amoureuse en 1581, que Marguerite exhibe le mieux et le plus systématiquement sa culture. Précisons le contexte. En Gascogne depuis près de quatre ans, la reine avait tenté de faire de Nérac un foyer culturel et un lieu de promotion du néoplatonisme, dont elle avait vraisemblablement découvert les textes fondateurs quelques années auparavant, lors de ses « captivités » au Louvre. Autant dire qu'en s'en faisant la grande prêtresse, elle avait essayé de civiliser cet assemblage de guerriers aux mœurs rudes et aux plaisirs faciles qui composaient l'entourage du roi de Navarre, et qui, s'adaptant en surface, ne se ravirent souvent de la chose que parce qu'elle était synonyme de présence des femmes et de

---

<sup>16</sup>. Cf. Bibliothèque nationale, ms Dupuy 217, f° 26 et n.a.f. 1471, f° 1100. Une édition des *Ecrits* de Marguerite de Valois est en préparation aux éditions Champion.

<sup>17</sup>. Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975.

douceur de vivre, comme le diront Sully et Turenne<sup>18</sup>. Champvallon, grand seigneur cultivé et chambellan du frère cadet de la reine, venu avec celui-ci dans le sud-ouest pour négocier la paix de Fleix, apparut donc à Marguerite à la fois comme un interlocuteur valable, comme un disciple prêt à recevoir son enseignement, et comme un homme avec qui elle allait pouvoir vivre une passion amoureuse selon le modèle qu'elle affectionnait.

Les dix-huit lettres que nous avons d'elle à lui se caractérisent par une surabondance de références littéraires, bibliques et mythologiques. Jupiter et Junon, Vénus et Amour, Mercure et Aglore, Phébus et Phaëton, Castor et Pollux, Echo et Narcisse, mais aussi Icare, Térée, le Sphinx, Enée, Achille, sont ici sollicités, de même que Salomon et Saint Paul, de même que Pétrarque et Platon. Marguerite fait davantage, en ce dernier cas, que citer un nom : elle discute l'opinion du philosophe grec, n'étant pas, dit-elle, « de l'opinion de Platon, qui tient l'amant, comme remply d'une divine fureur, plus excellent que l'aymé : car estant l'un et l'autre, je garderay toûjours à ces deux qualitez ce qui leur appartient, preferant toutesfois la cause à l'effet » (Guessard, 476). C'est néanmoins la philosophie des néoplatoniciens que Marguerite tient le plus à enseigner à l'homme qu'elle aime, et l'on trouve sous sa plume de nombreux développements didactiques au terme desquels elle avoue un véritable ravissement à reconnaître la doctrine dans ses propres sentiments. « Puis-qu'il est tant vray que l'amant se transforme en l'aymé, que je ne me puis plus que par vous posséder, je ne vis plus qu'en vous, et d'autre que de vous mon ame n'est regie. Ainsi s'accorde ma pratique à cette ancienne theorique. » (451)

L'importance accordée à la composante culturelle dans cette relation me semble à mettre en rapport avec l'ampleur des ambitions que se fixait la reine, avec l'importance, aussi, de l'enjeu, à la fois personnel et intellectuel, et avec l'appréhension qu'elle ressentait sans doute face à ce qui allait se révéler un leurre. Placer la barre si haut, c'était en quelque sorte exiger de Champvallon qu'il soit digne de cet amour exceptionnel qui ne pouvait pas avoir d'issue « ici-bas », et auquel elle assignait l'immortalité céleste de Castor et Pollux ; un amour qu'elle entendait ne pas sacrifier, cent ans avant *La Princesse de Clèves*, à ce qu'elle appelle « la fatalité d'un certain accident » (466). Champvallon se montrant plus exigeant, et lui demandant par exemple d'« envoyer, comme l'on dit, Dieu en Galilée » (477), c'est dans les livres qu'elle trouve refuge, s'étonnant qu'il n'en fasse pas autant : « Lorsque vous commencerez à vous en ennuyer et reconnoître avoir besoin de quelque different passetemps, je jugeray le defaut estre en vôtre affection et non à l'exercice des sciences, qui apportent toûjours à une ame amoureuse quelque nouveau moyen de consoler sa peine, de nourrir son feu, et d'honorer et parfaire son dessein. » (472)

La particularité de ces lettres, et aussi le fait qu'on n'en possède pas les originaux, a parfois amené les commentateurs à penser qu'elles avaient été écrites après coup, et en quelque sorte « trafiquées » par la reine. Les échanges (inédits à ce jour) qu'elle eut avec le baron de Fourquevaux, aux alentours de l'année 1600,

---

<sup>18</sup>. Sully est le meilleur exemple de cette incompréhension (voir ses *Memoires des sages et royales Oeconomies d'Estat...*, Ed. Michaud et Poujoulat, Paris, Guyot Frères, 1838, vol. 1, pp. 28-32). D'Aubigné, qui partageait les vues de Marguerite et travaillait avec elle (voir « Les poésies de Marguerite... », article cité, p. 357 et suiv.), mais qui développera par la suite une haine tenace pour la reine, laissera de cette période un témoignage accablant (*Histoire Universelle*, Ed. André Thierry, Droz, 1981- , vol. 5, p. 359 et suiv.)

montrent qu'il n'en est rien. Elle retrouve, avec cet homme qui lui a brusquement déclaré sa flamme alors qu'il ne l'a jamais vue, ce même désir de citer des auteurs, ce même ton un peu donneur de leçon et jusqu'au mot *philautie* que l'on trouvait dans l'ouverture des *Mémoires*. Cette réapparition de références littéraires traduit cette fois non son appréhension – car il n'y a pas là d'enjeu – mais un mélange de plaisir et d'embarras qui l'éloigne de son expression naturelle : plaisir à constater qu'elle peut encore déclencher des passions, et embarras évident, parce qu'elle croyait pouvoir compter sur Fourquevaux alors qu'elle est au dernier stade, fort délicat, de son « démariage », et que la démarche du baron est à la fois totalement saugrenue et bien inopportune.

### **De l'usage ordinaire de la culture, ou le triomphe de la désinvolture**

Ces quelques lettres (18 dans un cas, 5 dans l'autre) et les quelques pages des *Mémoires* évoquées plus haut ne sont toutefois pas grand-chose comparées au reste de l'œuvre, où triomphent au contraire une désinvolture manifeste vis-à-vis du savoir acquis, un usage naturel de connaissances complètement digérées, organiquement intégrées à la réflexion, à la parole.

Dans quelques très rares cas tout d'abord, on trouve sous sa plume des références explicites qui ont un tout autre statut que celui qu'on vient de voir : il ne s'agit pas, alors, de se protéger ou d'impressionner le lecteur, mais d'accentuer la connivence avec lui, en faisant référence à un savoir commun qui n'a, pour le destinataire de l'écrit, aucun caractère proprement savant. Ainsi, lorsque pour Brantôme auquel elle adresse ses *Mémoires*, elle veut traduire la stupéfaction qui fut la sienne après Jarnac, quand son frère aîné lui demanda de devenir son alliée, elle s'écrie : « Peu s'en fallut que je ne luy respondisse comme Moïse à Dieu, en la vision du buisson : “ Que suis-je, moi ? Envoye celui que tu doibs envoyer.” » (15) Ainsi encore lorsqu'elle s'adresse à Antoine La Pujade, l'un de ses poètes, qui n'avait pas reçu des Dieux, semble-t-il, le don de la parole.

Est-ce pour acquérir ce grand nom de Pimandre  
Qu'en silence, et muet, allez toujours rêvant ?

lui demande-t-elle, avant d'évoquer Pythagore, Harpocrate et Archimède. Toutes les références qui apparaissent là, et qui appartiennent à la tradition ésotérique, renvoient à des auteurs et des sujets qui étaient les mets ordinaires, si l'on peut dire, de la petite cour que Marguerite animait en Auvergne. Et c'est avec un sourire malicieux qu'elle interpelle ce poète taciturne – un sourire qu'on saisit d'autant mieux si l'on se souvient que la reine aimait énormément parler, et qu'elle voulait qu'on pratique autour d'elle l'art de la conversation.

Le plus souvent, toutefois, la culture de Marguerite surgit sous sa plume sans indices, sans référence explicite, et avec un souci d'exactitude bien approximatif. Comme les exemples suivants vont le montrer, l'on ne saurait mieux dire qu'à propos d'elle la phrase d'Edouard Herriot : la culture, c'est ce qui reste quand on a tout oublié... Ainsi, racontant à Antoine Séguier les mésaventures qu'elle avait eues avec l'un de ses secrétaires, elle souligne « qu'ayant le naturel comme le visage de More, il ne machinoit que trahisons et vengeances » (365). Le magistrat comprit-il l'allusion à la nouvelle de Giraldi Cinthio où allait puiser Shakespeare ? Peu importe, serait-on tenté de dire, elle n'était pas à son usage. De même sans doute,

une phrase glissée dans une lettre à Champvallon, vient-elle manifestement des *Regrets* (ou des *Tristes*, dont Du Bellay s'était inspiré). Mais elle est si heureusement insérée dans la prose de la reine qu'il semble qu'elle se la soit entièrement réappropriée, qu'elle en use davantage pour elle-même que pour l'autre : ayant fait sa lettre trop longue, elle écrit : « Mon bel ange, excusez la rigueur de mon mal, qui a surmonté mon dessein – qui estoit bien de me contraindre ; mais le prisonnier ne parle que de sa captivité, l'amoureux de sa passion et le misérable de son malheur. Il faut donc mieux que je finisse. » (462).

Souvent encore, elle cite mal, voire en se trompant. Ainsi évoque-t-elle, dans l'un des passages tragi-comiques les plus amusants des *Mémoires*, le « conseil de Jeroboam » dont s'entourait Henri III à la fin des années 1570, faisant référence aux jeunes courtisans qui poussèrent *Roboam* à la sévérité envers les tribus du nord d'Israël, provoquant des soulèvements et le schisme du royaume. Ainsi encore, après avoir gagné une partie de bras de fer avec Henri IV, qui voulait lui prendre une terre pour la donner au duc de Mayenne, elle allègue la « corneille d'Horace, que l'on vouloit parer de mes plumes » (382) – c'est de la corneille d'Esopé qu'il s'agit. Cette désinvolture parasite jusqu'aux moments solennels où la culture, comme nous l'avons vu, est mise en scène avec ostentation. Lorsqu'en ouverture des *Mémoires* elle veut expliquer à Brantôme que sa beauté a disparu, elle l'invite à venir constater la chose *de visu* ; vous direz alors, lui dit-elle, « comme souvent je l'escris par ces vers de du Bellay : c'est chercher Rome en Rome, et rien de Rome en Rome ne trouver » (2) – les deux vers sont faux. Et c'est dans les lettres à Champvallon, là où l'exhibition des connaissances est la plus forte, que la reine dévoile le mieux à quel point cette parade lui est anti-naturelle, et à vrai dire, la fatigue. On y trouve par exemple de longs développements didactiques brusquement interrompus et conclus par une phrase où, en substance, elle dit : « de toute façon, non seulement j'ai raison, mais j'ai bien l'intention de vous imposer ce que je veux ». Ainsi termine-t-elle sur une véritable pirouette une lettre consacrée à la théorie des sens autorisés ou non à participer à la passion amoureuse selon les néoplatoniciens :

Que vous soyez ou philosophe ou amoureux, il faut que vous condescendiez à ma raison, qui trouve si parfaitement en vous le vrai sujet du vrai amour, qu'il m'abstreint [m'astreint] à parfaitement et éternellement vous aimer. Ainsi, remplie de cette divine et non vulgaire passion, je rens en imagination mille baisers à votre belle bouche, qui seule sera participante au plaisir réservé à l'ame. (468)

Un dernier exemple montrera le peu de soucis qu'elle avait de faire étalage de sa culture, c'est le *Discours docte et subtil*. En se lançant dans cette matière théologico-philosophique, Marguerite aurait pu, comme tous ses devanciers, accumuler les arguments bibliques, broder à l'infini sur les *exempla* qui servaient à « démontrer » la supériorité d'un sexe sur l'autre, y aller de sa liste de femmes savantes depuis l'Antiquité – comme le faisait par exemple Cornélius Agrippa de Nettesheim dans l'ouvrage bien connu dont le *Discours* s'inspire. Pourtant, là aussi, Marguerite innove – c'est-à-dire qu'elle coupe court à l'habituelle logorrhée et ramasse en quelque pages l'ensemble des arguments issus de la tradition, pour donner de la valeur à l'introduction et à la conclusion de son texte, c'est-à-dire aux idées principales qu'elle veut transmettre à son lecteur, avec un bon sens qui vaut assurément toutes les références bibliques : Vous affirmez, écrit-elle ainsi à son interlocuteur, que le sexe féminin est « honoré de l'homme pour son infirmité et sa foiblesse ; vous me pardonnerez si je vous dis que l'infirmité et foiblesse

n'engendrent point l'honneur mais le mépris et la pitié. Et qu'il y a bien plus d'apparence que les femmes soient honorées des hommes par leurs excellences ».

\*

Ce bref aperçu de l'usage que Marguerite de Valois fit de son érudition dans ses écrits invite donc à réviser les rares jugements émis jusqu'ici sur son œuvre, et notamment celui de Sainte-Beuve, qui affirmait dans l'un de ses *Lundis* que, toute heureuse d'exhiber ses connaissances, la reine citait « couramment Burrus, Pyrrhus, Timon, le centaure Chiron et le reste » – allégation mensongère, puisque deux de ces noms sont inconnus de ses écrits, et que les deux autres ne surviennent qu'une fois sous sa plume<sup>19</sup>. Allégation, plutôt, tout droit sortie d'un fantasme masculin fort répandu au XIX<sup>e</sup> siècle, celui du « bas-bleu » forcément insupportable.

Sainte-Beuve se trompait d'époque, et de personnage. L'invisibilité (ou la quasi invisibilité) de la culture de Marguerite dans ses écrits est en effet à replacer dans un double contexte : celui de la culture aristocratique des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle, qui n'est pas la culture des clercs mais celle de gens qui n'avaient rien à prouver en ce domaine<sup>20</sup> ; et celui d'une œuvre, d'une esthétique, d'un style particuliers, que caractérisent le naturel, la simplicité, la vivacité, l'absence de pédantisme, et au bout du compte, la rapidité. Ses *Mémoires* sont alertes, son *Discours docte et subtil* est bref, ses lettres ne dépassent guère une page en moyenne, et lorsqu'elle écrit, en collaboration avec ses poètes, des poésies dont il reste deux versions (la sienne et l'autre), c'est toujours la sienne qui est la plus courte, la moins complaisante. Marguerite de Valois écrivait pour convaincre, pour gagner la partie, pour témoigner, pour ne plus pleurer, voire pour s'amuser – jamais pour démontrer qu'elle était savante, ce dont elle était assez persuadée.

Éliane Viennot

---

<sup>19</sup>. « La reine Marguerite, ses *Mémoires* et ses lettres », in *Causeries du lundi*, Paris, Garnier, 1853, vol. 6. Marguerite ne prononce qu'une seule fois le nom de Burrus dans ses *Mémoires* ; elle n'évoque qu'une fois Timon, dans une lettre à Henri IV ; elle ne parle jamais de Pyrrhus ni de Chiron – celui-ci venant de l'« Historiette » que Tallemant des Réaux lui a consacrée.

<sup>20</sup>. Songeons au prologue de l'*Heptaméron*, dans lequel l'autre Marguerite affirmait ne pas trouver dignes de figurer parmi ses devisants « ceux qui avaient étudié et étaient gens de lettres »... Ce choix esthétique, qui préfère la conversation au discours savant, qui croit à la fécondité du dialogue entre gens raffinés (par ailleurs fort savants) plus qu'au travail de la pensée solitaire, et qui refuse l'exhibition de la culture, est repérable dans les cercles mondains jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle ; voir, dans ce volume, la contribution de Jean-Charles Darmon sur La Fontaine.